



HAL
open science

Romantique et à vapeur : la guerre civile anglaise au péril de l'uchronie steampunk (Poul Anderson, Tempête d'une nuit d'été, 1974)

Tony Gheeraert

► **To cite this version:**

Tony Gheeraert. Romantique et à vapeur : la guerre civile anglaise au péril de l'uchronie steampunk (Poul Anderson, Tempête d'une nuit d'été, 1974). La Guerre civile anglaise des Romantiques, Claire Gheeraert-Graffeuille, Tony Gheeraert, Sylvain Ledda, 2014, Mont-Saint-Aignan, France. pp.109-115. hal-02058584

HAL Id: hal-02058584

<https://hal.science/hal-02058584>

Submitted on 6 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Romantique et à vapeur : la guerre civile anglaise au péril de l'uchronie steampunk (Poul Anderson, *Tempête d'une nuit d'été*, 1974)

Tony GHEERAERT
Université de Rouen
CÉRÉdI – EA 3229

Je voudrais ouvrir nos séances de travail en évoquant un roman de science-fiction écrit en plein XX^e siècle. Cet impardonnable écart n'ayant pas de vraie justification, je n'aurai pour argument de défense que celui de la brièveté de mon intervention liminaire.

Quand les panaches de fumée des premières manufactures se heurtent au monde vert de la *Merry Old England*... Quand la plume blanche qui orne le chapeau du prince Rupert se retrouve noircie par le charbon d'un train à vapeur... Quand l'horizon des années 1640 est assombri par la suie des cheminées d'usines... Il fallait toute l'audace d'un maître en uchronie pour oser mêler dans une même intrigue deux siècles que sépare le fossé de la révolution industrielle.

Tempête d'une nuit d'été, publié en 1974 par le romancier de science-fiction Poul Anderson¹, met en scène un épisode de la Révolution anglaise qui se serait déroulé au soir de la bataille de Marston Moor : après sa défaite, le prince Rupert, l'un des principaux généraux de Charles I^{er}, se serait fait arrêter par les Puritains. Quelque scrupuleux que soit le romancier à respecter le déroulement des événements, c'est bien un univers parallèle au nôtre qu'Anderson met en scène : dans cette version alternative de l'Histoire, en effet, les Puritains sont maîtres de la vapeur, et travaillent à développer les filatures, la sidérurgie, les transports ferroviaires récemment mis au point.

- Que pensez-vous de ces voitures que nous avons récemment inventées, mues par la vapeur, et qui tirent un train de chariots à leur suite ?
- Il n'y en a pas eu assez pour que je fasse plus que de les apercevoir, et il semble que les constructeurs de voies ferrées soient tous des Puritains. Nous avons capturé une de ces... locomotives, n'est-ce pas ? près de Shrewsbury, sur la ligne unique qui dessert l'ouest du pays².

La capture du général vaincu marque le début d'une série de péripéties rocambolesques qui vont déboucher sur une divergence de plus en plus marquée entre le monde fictif et la réalité : Rupert tombe amoureux de Jennifer, la nièce de son geôlier, avant de s'enfuir à bord d'une locomotive hurlante, empruntant un itinéraire que le chemin de fer ne fraiera en réalité que deux cents ans plus tard...

¹ Poul Anderson, *A Midsummer Tempest* [1974], Gollancz, « SF-Gateway », 2011. Traduction française : *Tempête d'une nuit d'été* [1974], traduit de l'américain par Patrick Marcel, Paris, Presses Pocket, 1990.

² « *What think you of our late-invented cars which run by steam and draw a train behind? – They've been too rare for me to more than glimpse, and railway builders all seem Puritan* », chap. II, p. 17 ; trad. fr. p. 23.

La locomotive soufflait, tonnait, crachait de la fumée et des escarbilles, noire monstruosité en un paysage serein [...]. Le train devait être en route vers une mine, pour y charger du charbon destiné aux usines³.

Pourquoi Poul Anderson, qui connaît si bien les faits et les mentalités de l'époque qu'il met en scène, éprouve-t-il le besoin de gâcher son érudition infailible en introduisant des trains, des tenders, des hauts-fourneaux, tout un monde d'acier et de fumerolles, qui n'ont *a priori* rien à faire dans la trame d'un roman historique si précisément documenté ? Avant de laisser la parole à une assemblée de chercheurs plus savants que moi, plus respectueux que je ne le suis des problématiques proposées, et pour tout dire moins futiles, je tenterai rapidement d'ébaucher une réponse qui, peut-être, pourra guider la réflexion plus sérieuse qui suivra mon intervention.

Que peut donc signifier cette improbable rencontre entre l'âge victorien et la période caroléenne, dans un roman dont l'écriture est émaillée de tournures poétiques et shakespeariennes ? Parmi l'infinité de mondes possibles qui s'offraient à l'imagination du romancier populaire, il ne saurait être indifférent qu'Anderson ait choisi de confronter précisément ces deux époques que nous avons nous aussi souhaité mettre en parallèle. Je me propose d'interroger le point de divergence uchronique, pour montrer que cette option narrative sert au romancier à véhiculer une image volontairement romantique et victorienne de la Révolution d'Angleterre, pastichant, au XX^e siècle, ces réécritures romantiques de la guerre civile qui vont nous intéresser au cours de ces deux journées.

Le premier effet de l'introduction des machines à vapeur au sein de l'époque caroléenne est d'imposer une lecture politico-économique des années 1640 : la modification de l'Histoire rend sensibles en effet les accointances supposées entre les Puritains et l'idéologie capitaliste, telles que Marx et Engels les mirent par exemple en évidence. Les *Round-heads*, dans notre plan de réalité, se caractérisaient par leur foi rigoureuse, leur hostilité aux spectacles et aux divertissements, et leur lutte contre les superstitions senties comme païennes, parmi lesquelles figurent en bonne place les antiques rituels saisonniers qui scandaient la vie dans les campagnes et les villages. Shelgrave éprouve, comme les Presbytériens de notre plan dimensionnel, la même horreur face à ce maintien des traditions folkloriques :

Dans cette région, les catholiques ont rapidement su trouver un compromis avec d'opiniâtres coutumes païennes. C'est maintenant un saint qui porterait sa bénédiction dans les champs au printemps, et non plus un dieu – mais où est la différence ? Les danses de Mai et des Champs sont obscènes, et Noël n'a jamais été qu'une fête du solstice. Le peuple a continué à fournir du lait aux elfes, et ses prêtres l'ont regardé faire, avec une bienveillance complice – quoi, ils ont même été jusqu'à prétendre que Puck, oui Puck, était devenu créature chrétienne⁴.

Mais chez Anderson, les Parlementaires sont aussi les tenants d'un machinisme forcené, représentant une idéologie sévère et matérialiste, dont les valeurs sont déjà celle

³ « *The locomotive puffed, boomed, spouted smoke and sparks, a black monstrosity in that serene landscape [...]. It must be bound for a colliery, that the mills be kept a fed* », chap. IX, p. 63 ; trad. p. 94.

⁴ « *And likewise hereabouts, the Catholics soon made their peace with diehard heathen ways. A saint and not a god forth in spring to bless the fields – what was the difference? The May and Morris dances were obscene, and Christmas nothing but a solstice feast. The folk continued to make offering of corn and milk and rites unto the elves, the while their priests did wink at it – aye, claimed that Puck himself became a Christian sprite!* », chap. III, p. 25 ; trad. p. 36.

d'une bourgeoisie d'affaires. Ils apparaissent sous sa plume comme les promoteurs d'une notion de « progrès » bien anachronique (« Faites attention mon enfant, et ne dites pas de mal du progrès »⁵), mais conforme à la lecture des événements qui fut celle aussi bien d'un Marx que d'un Guizot. La voix de Sir Malachi Shelgrave fait entendre des trémolos lorsqu'il évoque l'avenir, selon lui radieux, de l'industrialisation à outrance :

Des hommes d'aujourd'hui verront le jour où cette île entière sera quadrillée de voies ferrées, et où des locomotives dignes de Béhémot transporteront toutes les marchandises [...] un jour où la puissance ne procédera plus d'un accident de naissance ou des prouesses de l'épée, mais de fabriques et de hauts fourneaux⁶.

Au cours de ses aventures, le prince retrouve les livres de magie de Prospéro qui, dans le monde de la fiction, permettent à Charles de gagner, au moins provisoirement, le conflit qui l'opposait aux Parlementaires. Jacques Goimard, auteur d'une postface pour la traduction française du roman, considère qu'Anderson, en trahissant la lettre de l'Histoire, respecte son esprit : en faisant des Parlementaires les garants d'un progrès technique qui servira de socle à la modernisation ultérieure du pays, l'écrivain, loin de trahir ou de travestir la réalité, la révèle à la faveur d'un « raccourci métaphorique » conforme à la vision puritaine du monde (p. 313). Le court-circuit temporel permet à l'auteur de fantasy de donner chair à l'hypothèse marxiste qui voyait naguère dans les « Puritains », réputés tenir la réussite matérielle comme un signe d'élection, les précurseurs d'une vision du monde bourgeois appelée à triompher deux siècles plus tard⁷. L'amalgame temporel a ainsi pour effet de rendre sensible une certaine lecture des événements, idéologiquement marquée par l'influence de l'historicisme : la transition entre le féodalisme et le capitalisme est manifestée à travers l'esprit d'entreprise qui caractérise ces Presbytériens adeptes de sidérurgie et de filatures. Pour Marx et Engels, il ne faisait pas de doute en effet que la Révolution anglaise marquait le point de départ d'une irrésistible montée en puissance de la bourgeoisie, ainsi qu'ils s'en expliquent à la faveur d'une réponse à Guizot :

La manufacture, dès ses débuts, prend des proportions inouïes, ouvrant la voie à l'industrie lourde, à la machine à vapeur, et aux usines de dimension colossale. Des classes entières de la population disparaissent [...]. Une nouvelle bourgeoisie, plus gigantesque, vient à l'existence⁸.

Pour Marx, la guerre civile fut le point d'entrée de l'Angleterre dans une modernité qui devait en façonner l'image, pour le meilleur et surtout pour le pire. La fiction d'Anderson, en amalgamant puritanisme et essor de la bourgeoisie, ne fait ici que concentrer et

⁵ « *Be careful, child [...] and speak no ill of progress* », chap. II, p. 19 ; trad. p. 26.

⁶ « *Men now live who'll see the day when this whole island is enwebbed with rails and locomotives like Behemoth's self haul every freight [...] a day when power does not grow from birth or sword, but out of mills and furnaces* », chap. II, p. 17, trad. p. 24.

⁷ Recension de « Pourquoi la Révolution anglaise a-t-elle réussi ? », en tête de *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre* de Guizot (édition établie par Laurent Theis, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997, p. 15-75).

⁸ « *Manufacturing at first expands to an extent hitherto unknown, only to make way for heavy industry, the steam engine, and the colossal factories. Whole classes of the population disappear, to be replaced by new ones, with new living conditions and new requirements. A new, more gigantic bourgeoisie comes into existence* », dans *Neue Rheinische Zeitung. Politisch-Ökonomische Revue [Nouvelle Gazette rhénane. Revue d'économie politique]*, Londres, n° 2, février 1850.

précipiter un mouvement de l'Histoire que Marx considérait *a posteriori* comme inéluctable. La guerre civile devient sous la plume du romancier, bien plus qu'elle ne le fut en réalité, un affrontement entre deux mondes que tout sépare : l'ancienne éthique chevaleresque, appuyée sur un rapport harmonieux à la nature et la propriété foncière, se trouve confrontée à la mesquinerie mercantile de bourgeois froids et rigoureux, accumulant du capital, plus soucieux de s'enrichir que de faire triompher une vision spirituelle du monde. En dotant les Têtes-rondes des technologies de la révolution industrielle, Anderson donne une image finaliste de la Révolution anglaise, envisagée selon le terme supposé d'une Histoire orientée vers la modernité des trains et des usines, et cristallisant la lutte des classes opposant une aristocratie conservatrice et une bourgeoisie entreprenante avide de transformer le monde.

Face aux Parlementaires et à leur « foi hivernale qui ne reconnaît de chaleur qu'à l'enfer »⁹, et qui font le lit d'un monde de misère et de *smog*, les *Cavaliers* apparaissent en effet comme les tenants d'un passé féodal mythique pour lequel le romancier éprouve une visible nostalgie. Les royalistes sont du côté d'une nature enchantée, hantée par les créatures merveilleuses, un monde vert édénique rythmé par le retour des saisons et l'euphorie d'une communion des hommes au sein de ce monde verdoyant et magique.

Il existe des créatures qui raisonnent et qui parlent, sans pourtant être vraiment des hommes [...]. Ils appartiennent à notre bonne vieille Terre, malgré leur immortalité et leurs pouvoirs étranges. Ils sont bienveillants pour la plupart [...]. Ils ne sont pas baptisés [...]. Je les regarde danser en rond de merveilleuse façon, au son d'une musique qui semble jouer sur mon cœur même¹⁰.

Dans ce passé parallèle au nôtre, où les elfes sont doués d'existence, Shakespeare n'est pas un poète, mais un historien dont les discours reflètent la réalité ; les forêts anglaises sont habitées par un peuple de fées dont les souverains sont Obéron et Titania :

Au son de la voix musicale, Rupert se retourna. Deux êtres de grande taille se tenaient devant la pierre dressée. Leurs traits, leurs corps, leur peau d'ivoire étaient d'une extraordinaire beauté. Leurs yeux luisaient, comme éclairés par un astre intérieur. La clarté extérieure étincelait sur de hautes couronnes de forme étrange, sous les feux de la tunique de l'homme et le lustre de la robe de la femme¹¹.

C'est cet univers heureux pour lequel se battent Charles et ceux qui le soutiennent, contre la sécheresse de cœur, l'obscurité sombre, le mélange de « bigoterie » routinière (p. 93) et d'appât du gain qui définissent les industriels puritains. Le couple royal de Faërie prête ici main-forte à Rupert pour lui permettre d'échapper aux poursuites des *Roundheads*. La guerre civile prend la forme d'un conflit classe contre classe opposant, d'une part, les royalistes attachés au folklore médiéval et alliés au peuple de Faërie, et d'autre part, la

⁹ « *That wintry creed where only hell knows warmth* », chap. VII, p. 48 ; trad. fr. p. 71

¹⁰ « *That there be alzo creatures what reason, talk, yet be not whoolly men [...] bein's in an' of our common yearth, though ageless an' with powers we doan't have [...]. Many, if not all, mean well [...]. They be unchristianized [...]. I watch'em dancin' lovely in a ring to music zeemed like played upon my heart.* », chap. VII, p. 45 ; trad. p. 66-67.

¹¹ « *That singing tone made Rupert whirl about. Two stood before the stone. Tall they were, uncannily beautiful of form and ivory features. Their eyes shone as if by inner moonlight. The outer radiance sparkled on high crowns of curious shape, on the glitter of the male tunic, the sheen of the female gown* », chap. VII, p. 46 ; trad. p. 68.

« Mort de fer », apanage des « Côtes de fer » puritains qui haïssent la nature et combattent le paganisme, sans méconnaître pour autant la réalité de l'existence des êtres surnaturels. La religion des Puritains, explique Obéron,

ne laisse place à aucun amour pour notre mère la Nature, mais la traite comme une ennemie bonne à piller, à violer, à blesser, à taillader, à meurtrir, à balafrer, pour l'ensevelir ensuite sous de lourdes dalles, sous le mâchefer et sous l'ordure, et convoquer des machines qui hurleront sur sa tombe... telle est la fin qu'amènera une telle religion¹².

Les elfes sentent faiblir leur pouvoir au fur et à mesure que les fumées d'anthracite gagnent du terrain : « nous serons morts, et avec nous, forêts et ondes. La suie et le fer réduisent déjà notre territoire »¹³. Shelgrave de son côté ne nie pas l'existence des créatures elfiques, qu'il cherche à débusquer et éliminer au nom de leur nature prétendument diabolique : « Ne vous y trompez pas, ces choses existent bel et bien, comme les sorcières, comme les démons, comme Lucifer, pour narguer le Seigneur et faire jouer les pièges de l'enfer »¹⁴. Chacun pressent qu'à long terme, la victoire des industriels presbytériens est inéluctable, mais Rupert, en défendant son roi, espère retarder le triomphe des prétendues « forces de progrès », qui travaillent en réalité à détruire l'éden anglais verdoyant et enchanté pour bâtir une dystopie de suie et de fumée – déjà l'univers de Dickens.

Outre cette lecture économique et écologique des événements de la guerre civile revisitée par les détours de la fiction, Anderson emprunte aussi aux romantiques leur conception romanesque de la Révolution : il y a de l'Athos dans ce prince Rupert impétueux, qui ne se montre infidèle à Jennifer que parce qu'il a malgré lui absorbé un filtre d'amour, et qui part en quête des livres de Prospéro, pour l'amour de sa bien-aimée et la gloire de son roi. La présence de D'Artagnan, échappé des *Trois Mousquetaires* ou de *Vingt ans après* plus que de l'Histoire « réelle », manifeste à quel point le prisme des fictions dix-neuviémistes pèse sur l'écriture d'Anderson :

Ce nouvel arrivant aurait presque pu passer pour un Cavalier, avec ses cheveux longs, sa barbe et ses moustaches taillées en pointe aussi acérées que celles de son épée, son chapeau empanaché tenu d'une main garnie de bijou : mais ses vêtements étaient plus bigarrés encore¹⁵.

Comme ses prédécesseurs victoriens, Anderson voit dans le déroulement de la Grande Rébellion un réservoir inépuisable de rebondissements, de hauts faits, de caractères exceptionnels, en un mot il y trouve un intarissable potentiel romanesque. L'amour humain devient, comme chez les Romantiques, le nouvel absolu, capable de renverser tous les obstacles, ainsi que le note Titania : « Vous autres mortels, vous maîtrisez des pouvoirs et des savoirs à jamais interdits à la race de Faërie, dit-elle. Parmi eux est la

¹² « A creed which bears no love for Mother Earth, but rather sees her as an enemy which it is righteous to make booty of, to rape, to wound, to gouge, to gut, to flay, then bury under pavement, slag, and trash, and call machines to howl around the grave... that creed will bring that doom », chap. VII, p. 49 ; trad. p. 72.

¹³ « But long ere then, with wonder, woods and waters, we'll be dead » (*ibid.*).

¹⁴ « Make no mistake, he hissed, they do exist, those things, as witches do, and fiends, and Lucifer, to mock the Lord and spring the traps of hell », p. 25 ; trad. p. 36.

¹⁵ « The latter might almost have passed for a Cavalier, in long hair, beard and mustachios trimmed to points as exact as that upon his sword, plumed hat held in bejeweled hand : save that his clothes were gaudier yet », p. 111 ; trad. p. 171.

puissance de l'amour mortel »¹⁶.

Anderson reprend en fait, avec tout le brillant d'une complaisance amusée, pleine d'humour et d'ironie, les conventions d'un genre qui fit les délices des Victoriens : celui du mélodrame. Le système des personnages, tout d'abord, met en présence les trois figures caractéristiques de cette forme volontiers stéréotypée : l'héroïne, le *villain* et le jeune héros. Jennifer est une orpheline amoureuse à la vertu parfaite, prête à tous les sacrifices pour vivre aux côtés du prince que la Fortune, ou le Destin (p. 77), a conduit sur son chemin. Shelgrave, son tuteur, se comporte en authentique traître de mélodrame, accablant l'innocence et torturant la pureté, arrachant la bague de sa pupille et la privant de sommeil jusqu'à ce qu'elle passe aux aveux, et la traitant de « putain de Babylone » : « Shelgrave bondit sur son poignet. Il serra si fort que sa pupille en poussa un gémissement de douleur »¹⁷. Le roman est structuré par l'opposition tranchée et manichéenne entre la lumineuse jeune fille et le fanatique en habit noir ; il met ainsi en scène le scénario mélodramatique éprouvé de la vertu persécutée, sauvée par la noblesse du jeune héros. Héroïne sympathique, traître à l'âme vile, enfin amant jeune et courageux : ce troisième personnage du trio, Rupert, n'est pas moins conforme que les autres aux attentes du genre. Sa générosité, sa bravoure désintéressée et intrépide, l'intensité de sa passion, autant de traits qui renvoient à la fois au jeune amoureux fougueux des mélodrames, et à l'image romantique du Cavalier. Will Beaux-Jours, incarnation du valet stupide mais dévoué, fait aussi partie de la galerie des personnages chers au mélodrame victorien. *Tempête d'une nuit d'été*, roman populaire « de genre », s'inscrit ainsi dans une tradition littéraire également populaire datant du XIX^e siècle. Anderson se coule à merveille dans les règles de cette forme toujours susceptible de faire vibrer les cordes émotionnelles de ses lecteurs. Pathétique, coups de théâtre, péripéties se multiplient, soutenus par l'exagération des sentiments et un goût marqué pour un rocambolique mâtiné de merveilleux.

Afin de traiter de questions contemporaines d'écologie et de socio-politique, Anderson éprouve le besoin d'un double détour historique, par le XVII^e et le XIX^e siècles. À travers une narration aussi romanesque qu'uchronique, épousant les conventions du mélodrame romantique, il tente de nous persuader de l'ambition profonde des Puritains ; ceux-ci, sous couvert de « progrès » social autant que technique, et d'un moralisme hypocrite autant que sourcilieux, professent un mercantilisme matérialiste, désenchantent le monde et le privent de sa poésie ; en les associant aux trains et aux machines à vapeur, l'écrivain suggère que le capitalisme libéral au XIX^e siècle, aussi bien que le désastre écologique du XX^e, sont les fruits de choix idéologiques qui remontent aux temps de la guerre civile. En pastichant la façon dont les Victoriens envisageaient le conflit qui déchira l'Angleterre au milieu du XVII^e siècle, Anderson fonde sa réflexion sur une certaine vision datée de la guerre civile, dont il conviendrait au moins de vérifier la justesse. Tel est pour nous l'intérêt de ce roman : l'uchronie permet à Anderson d'interroger la genèse d'un mythe « romantique », celui de la guerre civile anglaise conçue à la fois comme réservoir inépuisable de romanesque, comme épisode clef de l'histoire de la lutte des classes, et comme prétexte pour une évocation nostalgique d'un paradis perdu, au seuil d'une modernité dangereuse et néfaste. Le prisme du romancier fait-il écho à ce que fut sinon la guerre civile, du moins l'image qu'en produisirent romantiques et Victoriens ? Je laisse le soin à la présente assemblée de répondre à cette

¹⁶ « *Ye mortals fo have powers, do know things, which are for aye denied the Faerie race, she said. Among them is the strength of mortal love* », p. 50 ; trad. p. 75.

¹⁷ « *Shelgrave pounced on that wrist. He gripped it abundantly hard to draw a wail of pain* », p. 55 ; trad. p. 81.

question.

Bibliographie

- ANDERSON, Poul, *A Midsummer Tempest* [1974], Gollancz, « SF-Gateway », 2011.
Traduction française : *Tempête d'une nuit d'été* [1974], traduit de l'américain par Patrick Marcel, Paris, Presses Pocket, 1990.
- GUIZOT, François, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, édition établie par Laurent Theis, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997, p. 15-75.
- Neue Rheinische Zeitung. Politisch-Ökonomische Revue [Nouvelle Gazette rhénane. Revue d'économie politique]*, Londres, n° 2, février 1850.